

La religion de la culture

Hélé Béji

L'actuel est ce qui nous agite, le présent ce qui nous habite

Voici ce que l'histoire antique, sous la plume d'Appien, nous a rapporté du désespoir des Carthaginois à l'annonce par les consuls romains que leur ville allait être rasée:

Ils se jetèrent à terre, raconte Appien, frappèrent le sol de leurs mains et de leurs fronts; certains déchiraient leurs vêtements, se meurtrissaient le corps, comme pour punir la déraison qui les avait fait tomber dans ce piège. Quand leur fureur prit fin, il y eut un morne silence, comme s'ils avaient été des cadavres gisants. Les consuls savaient bien que les malheurs poussent tout d'abord à la hardiesse, mais qu'avec le temps l'audace est subjuguée par la nécessité. C'est ce qui arriva aux Carthaginois. Car dans le silence, leur malheur les touchant plus vivement, ils cessèrent de s'indigner; ils se mirent à pleurer sur eux-mêmes, sur leurs enfants et sur leurs femmes qu'ils appelaient par leurs noms, sur leur patrie à qui, comme si elle eut été un être humain capable de les entendre, ils disaient toutes sortes de choses pitoyables.

Si j'ai lu ces lignes en introduction, c'est pour montrer combien le récit d'une guerre antique nous touche avec plus de force, dans sa délicatesse même, que toute la brutalité des images actuelles, et éclaire le présent du chant poignant d'un monde anéanti.

J'ai grandi avec la conviction que la culture humaniste était la protection la plus efficace contre la violence, qu'elle rendait les hommes plus intelligents et plus sensibles, et que le commerce des œuvres de l'esprit était ce qui nous délivrait le mieux de nos tensions et de nos peurs. Je croyais en la fonction cathartique de la culture, à son effet d'exorcisme sur les démons des hommes, à son perfectionnement de la nature humaine, bref je regardais les *mérites de la raison* comme largement supérieurs aux *attraits de la foi*. Mais cet idéalisme culturel doit être revu au regard des grandes menaces de notre époque.

La première faillite de l'humanisme a été le colonialisme. Je crois qu'il a été presque tout dit sur le crime politique du colonialisme, mais je voudrais parler de son échec *métaphysique*, c'est à dire son incapacité à assimiler des cultures qui ne sont pas encore entrées dans le temps de la modernité, qui sont encore dans le temps de la croyance.

Or le combat de l'humanisme contre l'esprit religieux avait réussi en Europe avec le mouvement des Lumières, le passage d'un monde ordonné par la providence divine à un monde guidé par la liberté humaine. L'humaniste a cru cette mutation irréversible partout, alors qu'ailleurs elle se révèle beaucoup plus incertaine, et qu'elle n'a pas réussi à convertir à la "civilisation de l'homme" des populations encore largement prisonnières de "la cité de Dieu". Bien que le

colonialisme au XIX^{ème} siècle ait déjà expérimenté la vanité de la force dans ce type d'entreprises, le XXI^{ème} siècle reprend la vieille mission militaire de "pacifier" cruellement des sauvages au nom de "la démocratie", avec des chances accrues de favoriser la "théocratie".

Cet échec de l'humanisme dans ses politiques d'expansion a jeté le soupçon que l'humanisme était une doctrine trompeuse qui aura rendu le monde beaucoup plus malheureux qu'avant. Car si à la lumière des maux actuels, l'humanité de la raison s'avérait au bout du compte inférieure à celle de la foi, cela redonnerait une légitimité à toutes les objections religieuses et conservatrices qui lui avaient été faites.

Si la culture profane n'est pas parvenue à vaincre les démons des hommes malgré la science et le progrès, alors la culture sacrée retrouve la vigueur et la séduction de ses arguments. Si les innombrables sacrifices consentis pour le triomphe de la modernité n'ont abouti qu'à un monde plus inhumain que celui de la tradition, alors de nouveaux sacrifices viendront en retour s'offrir à la gloire de la foi. On est dans le moment où cette mise en question est plus aiguë que jamais. La philosophie et la théologie se retrouvent de nouveau face à face, dans des positions inconciliables, alors que le débat semblait avoir été clos.

D'un côté on craint d'être dépossédé de l'œuvre démiurgique qu'on a arrachée à la fatalité; de l'autre on craint d'être livré à l'épouvante de la solitude spirituelle et de l'absence de Dieu. Ces peurs adverses n'ont rien à voir avec le choc de civilisations, elles sont le retour d'un vieux combat que l'Europe a déjà eu avec elle-même, qu'elle avait cru

dépasser, alors qu'on voit se renverser cette direction, et l'espoir religieux prendre racine là où la raison s'est comportée de manière déraisonnée et inhumaine avec ceux qu'elle prétendait justement raisonner et humaniser.

Voilà, je crois, une première grande source d'inquiétude.

2

La deuxième grande source de peur est que la culture, dans son échec d'émancipation humaine, a perdu sa faculté d'intelligibilité et d'interprétation du monde, et ce quel que soit notre degré d'instruction. On peut être instruit et se trouver tout aussi démuni devant les phénomènes qui nous entourent qu'un analphabète. Le fait qu'on soit *instruit* ne signifie pas forcément qu'on soit *éclairé*, comme dirait Condorcet.

Or, un monde qui vit en permanence dans l'obscurité de signes qui prolifèrent et se multiplient — est beaucoup plus effrayant qu'un monde où la culture maintient une correspondance rassurante entre notre vie intime et le monde. *Notre peur commence précisément avec la perte de souveraineté de la culture dans notre relation au monde.*

A partir du moment où nous perdons la protection d'une culture qui nous relie de manière pertinente au monde, la culture va affaiblir ses contenus de savoir au profit de stratégies de pouvoir. Quand la culture n'est plus un instrument adapté de vérité et d'élévation de la conscience, elle devient une dynamique de force liée à la conquête ou à la défense de sa position. Le commerce des autres n'est plus un itinéraire

d'apprentissage et de compréhension, mais tout simplement une posture d'intimidation et d'arrogance. L'énergie culturelle qui devrait être consacrée à la neutralisation des peurs et des conflits tombe au contraire dans l'exaspération de ces peurs et de ces conflits.

3

Ainsi l'hégémonie de la culture de la peur n'est pas la domination d'une hyper-puissance sur toutes les autres (contrairement à ce que l'on croit), elle est le mouvement de toutes les cultures (même les plus marginales en apparence) aspirées par leur montée en puissance et en même temps obsédées par leur vulnérabilité et leur persécution. Puissant ou misérable, riche ou pauvre, moderne ou archaïque, on adopte les mêmes figures culturelles pour s'affirmer. La conscience culturelle, qu'elle soit dominante ou dominée, transforme sa perte de savoir en potentiel inouï de pouvoir et d'intimidation. La démonstration permanente de sa force est la hantise de sa ruine.

Le glissement d'une culture du savoir et de la réflexion vers une culture de l'identité et de l'affirmation nous a fait entrer dans une époque d'obscurantisme culturel — *l'obscurantisme étant précisément la collusion d'un déficit de savoir et d'un abus de pouvoir*, l'utilisation d'un faux savoir ou d'un demi-savoir à seule fin de s'assurer un ascendant sur la crédulité humaine. Une culture est *obscurantiste* quand elle dissimule ses manœuvres de pouvoir par des simulacres de savoir. On peut donc y ranger toutes les prati-

ques actuelles des grands organes de presse et d'information.

Ainsi ce qu'on appelle la décolonisation culturelle, ou démocratisation, cette formidable émancipation de notre conscience humaine quelle que soit notre langue ou notre croyance, au nom de cet humanisme véritable qui reconnaît à chacun sa différence, va faire de l'expansion des différences culturelles une accélération de la dégradation des contenus de savoir au sein de chaque culture, en faisant passer pour *valeur culturelle* ce qui n'est que contrôle social et embrigadement des hommes.

Nous sommes là devant un abîme où l'esprit humain est happé par une perte de discernement où il est presque inévitable que le besoin de croire l'emporte sur les maigres satisfactions morales du savoir. Plus encore, non seulement le besoin de croire est devenu plus impérieux que le besoin de savoir, mais toute conviction prétend d'emblée au statut du savoir. Du même coup, le vrai travail du savoir se trouve marginalisé comme une croyance parmi d'autres.

La multiplicité culturelle, qui était un progrès, devient elle-même source d'intolérance maximale par le nouveau statut de la croyance d'être de même nature que le savoir. L'intolérance devient un "droit culturel" qui porte en lui autant de force qu'une loi physique démontrée scientifiquement.

Ainsi ce qui est effrayant ce n'est pas seulement que la culture ne soit plus un instrument d'intelligibilité du monde, ni que la raison elle-même échoue dans la maîtrise des affaires politiques humaines, mais que *l'ordre de la croyance*

soit redevenu un outil d'interprétation du monde plus performant que la raison.

Les hommes désormais ne tirent plus leur raison d'être des progrès de l'instruction et de la connaissance, mais de sentiments culturels aussi troubles que ceux de la race. Il est beaucoup plus facile de s'abandonner à la paresse du chant de ses origines que de se défaire de ses erreurs et de ses mensonges. La culture redevient une disposition d'esprit religieuse dont la force est de se servir du principe "progressiste" pour asseoir un progrès supérieur et absolu, la *prophétie*. On est retombé dans un monde où la parole prophétique se présente comme avant-garde de l'esprit scientifique lui-même, les textes sacrés prônant leur connaissance supérieure de la vie et de l'après-vie, et la science de Dieu repassant avant la science de l'homme.

Si le principe de foi redevient un principe de raison avancée, et sort des limites de la conscience individuelle pour redevenir une raison politique, on peut être sûr que les hommes vont légitimer des actes de destruction épouvantable, et c'est ce qui est en train de se passer. Ainsi je pense sincèrement que la théocratie n'est pas simplement le vœu des fondamentalistes musulmans, je crois que le principe théocratique est entré dans la vocation intime de chaque revendication culturelle, chaque culture se divinisant elle-même et se posant comme futur âge d'or politique de l'humanité, chaque culture se présentant comme une constitution politique sacrée fondée sur la pureté de son origine, dont le germe totalitaire ou fasciste avait été semé pendant la seconde guerre mondiale.

4

Cette évolution paraît paradoxale dans des sociétés dites “du savoir” où l’information et la communication semblaient ouvrir des ressources inouïes de dialogue et d’échange. On a cru que la communication allait être cette tribune de tolérance universelle où les cultures s’épanouiraient en s’exerçant à un message de compréhension réciproque. En réalité elle est une dramaturgie manichéenne qui les raidit dans leur rivalité. La communication sacrifie le contenu du message à son retentissement, et offre à chaque culture un tel rayon de diffusion qu’elle lui insuffle une soif de démesure et d’expansion. La *vanité de ses origines* est le nouvel aristocratie de la populace. Les identités sont exaltées avec tout le cortège de leurs instincts populaciers.

C’est pourquoi, il ne faut surtout pas interpréter l’intégrisme comme un retour à l’archaïque. Il est parfaitement adapté à la représentation d’un faux savoir de type moderne, que l’on retrouve partout. Faire porter un voile à une petite fille relève d’une même pratique attentatoire que la jeter en pâture à l’opinion publique dans des interviews à sensation, dans une connivence parfaite entre les médias et l’affect religieux.

Ainsi, ce qu’on appelle *mondialisation* n’est pas que les cultures s’uniformisent sous la houlette d’une suprématie écrasante, pas du tout, mais que la communication excite l’instinct hégémonique de chaque culture, lui offre une prétention à la mondialité, un *droit de mondialité*, un désir neuf de conquête et de domination. *La communication rend l’impérialisme inhérent à toute culture*. Par exemple, les an-

ti-mondialistes deviennent eux-mêmes des mondialistes, puisque leur discours est porté par un instrument qui est mondial dans son essence.

De fait, la communication introduit le germe virtuel *de la terreur* dans toute culture, et elle militarise la conscience qu'a chacun de sa culture. *En devenant plus visible, chaque culture devient aussi plus terrible.* Un projet de terreur ne se concevrait sans doute même pas s'il n'avait la certitude d'une caisse de résonance, d'un spectaculaire retentissement. La finalité de la terreur est sa retransmission instantanée. Il y a complicité entre communication et terreur.

Mais plus terrible que le spectacle de la terreur lui-même est l'état d'incertitude morale où il nous plonge, car il nous déshumanise même si nous n'en sommes pas directement victimes, puisque notre culture, traditionnelle ou moderne, ne sait plus nous rendre la condition humaine défendable et aimable. C'est le commencement du cynisme — le cynique étant celui précisément qui ne se sent plus gêné d'appartenir à une humanité qu'il méprise ou qu'il abhorre, et qui y apporte même sa touche de nihilisme et de raffinement intellectuel.

5

Mais le pire survient, dans la gradation de nos peurs, quand nous constatons que notre bagage culturel, si élevé et si savant soit-il, en se révélant totalement inefficace dans la maîtrise des crimes actuels, nous met du même coup dans l'incapacité de nous protéger par des moyens intelligents et pacifiques si nous en sommes directement menacés. Nous

sommes alors confrontés à l’horrible perspective de devoir recourir à des méthodes aussi cruelles que celles que nous dénonçons, et à ne pas hésiter à devenir bourreau pour ne pas être victime, persuadés que l’humanité de notre culture n’a d’autre choix que de détruire celle de l’autre avant d’être elle-même anéantie.

Parvenus à cette impuissance suprême de notre savoir et de notre raison, qui est aussi une démission morale dans le paroxysme de la peur, nous, gens cultivés et démocrates, tétanisés à l’idée que nous pouvons nous aussi devenir des monstres, nous nous demandons si nous ne sommes pas en train de retomber dans les bas-fonds que décrit H. Arendt dans les *Origines du totalitarisme*, cette alliance contre-nature entre l’homme du monde et le criminel. Elle dit:

la société tombe amoureuse de ses bas-fonds et le criminel se sent élevé lorsqu’une froideur civilisée, le souci d’éviter des efforts inutiles, le savoir-vivre l’autorisent à créer une atmosphère vicieuse et raffinée autour de ses crimes.

6

C’est alors que la peur fait soudain place à un sentiment d’*horreur*, lorsque nous nous découvrons prêts à utiliser sans vergogne les formes sophistiquées de la haine culturelle, que des êtres plus frustes traduiront en actes violents. Nous prenons alors conscience que l’inhumain, ce n’est pas la violence brute — celle-ci n’est qu’animale, et tout ce qui est animal en l’homme, tout ce qui vient de nature, est a-humain. Non, ce qui est *inhumain*, c’est le discours “civi-

lisé” de la haine, la justification intellectuelle de la cruauté, le discours d’une culture qui l’ennoblit en droit.

C’est alors que se produit notre *sursaut moral*, lorsqu’il nous apparaît qu’on peut toujours se servir de sa culture pour justifier l’injustifiable. Nous découvrons alors que si nous en sommes arrivés là, c’est que nous faisons une confusion entre nos convictions *culturelles* et nos valeurs *morales*. Or nos sentiments culturels ne sont pas de nature morale. Notre *identité culturelle* n’a rien à voir avec notre *intégrité morale*. On peut avoir une très forte personnalité culturelle et n’être doué d’aucune moralité, et même être un fieffé brigand. Notre responsabilité morale n’est pas du même ordre que notre appartenance culturelle. Au contraire: plus on est dans l’affirmation de son identité, plus on est dans la négation de sa vérité. Depuis le *Tartuffe* de Molière, on sait bien que la patelinerie religieuse peut cacher la pire félonie. Je suis effarée aujourd’hui de voir combien un tabou inquisitorial frappe toute critique des passions religieuses ou culturelles.

En fait *le pluralisme culturel ne règle pas la question de la responsabilité morale de chaque culture*. Admettre qu’il y ait plusieurs humanismes culturels pour l’homme, reviendrait à dire qu’il y aurait aussi plusieurs morales possibles pour lui; et, s’il s’avère qu’il y a plusieurs morales pour *les* hommes, *c’est qu’il n’y en a aucune pour l’humanité*. Une chose me frappe, c’est que toutes ces différences culturelles, qui devaient se diversifier pacifiquement, se confondent en une pratique identique, la violence, celle qui veut unir, dans le cœur de l’homme, ce que sa raison n’a pas su harmoniser.

En réalité la première menace de la culture ne vient pas de l’autre, mais d’elle-même. Quand ? Quand elle s’aligne

sur une allégeance originelle où elle sacrifie sa *diversité* intime. On fait un contre-sens sur le multiculturalisme si on le comprend comme un dialogue entre des cultures qui seraient des identités simples, des *mono-cultures*, extérieures les unes aux autres. Ce multiculturalisme fondé sur le critère obscur de l'origine, incommunicable par essence, conduit nécessairement au malentendu ou au conflit.

A l'inverse la culture est une *expérience originale*, et non pas *originelle*. L'originalité est le dépassement des origines, l'originellité est la rétraction des origines. Expérience "originale" quand je ne puis vraiment distinguer ce que je suis de ce que j'emprunte. La Méditerranée est de ce point de vue exemplaire. Elle n'est pas seulement une région, mais un monde, non pas le centre du monde, mais la vision de son unité, le rayonnement de ses parties, là où les mots Orient et Occident se révèlent l'un à l'autre, où le sens de leur déploiement réciproque est décisif pour l'humanité toute entière. Elle est l'horizon de toute l'humanité dans notre voisinage immédiat.

Pour comprendre le monde dans sa diversité, il faut accepter d'être soi-même déjà un *miroir intime de cette diversité*. C'est par là que la culture redevient un outil d'intelligibilité du monde. Si par exemple les juifs occultent leur propre orientalité, et les musulmans leur propre occidentalité, leur génie scientifique et philosophique, ils sacrifient un savoir essentiel d'eux-mêmes, et ils brisent en eux ce miroir varié qui leur permettait de comprendre la diversité du monde dans la leur.

Et là où l'humanisme moderne a failli, c'est quand il a perdu cette *intime correspondance entre l'ancien et le nou-*

veau qui a toujours été le propre des époques créatrices, et qui est le sens même du mot *humanisme* quand il avait remis à l'honneur les sources de la culture antique. Notre époque n'a pas su comprendre la persistance de ces *figures de l'ancien*, et leur réapparition au cœur de la modernité avec la force d'une nouvelle allégorie sur la scène de l'histoire. Mais inversement, aucune figure de l'ancien, aucune tradition jusqu'à ce jour n'a enfanté un imaginaire politique qui soit autre chose que de la tyrannie. Si la conscience démocratique a posé l'équivalence des cultures entre elles, l'inverse n'est pas automatiquement vrai, la revendication culturelle ne débouche pas forcément sur un comportement démocratique.

Peut-être que si l'on définissait la culture non pas simplement comme *le lieu d'où l'on vient, mais aussi le lieu où l'on va*, on pourrait trouver une issue à cette crise métaphysique et politique. Les juifs, comme les musulmans n'ont pas seulement une *origine*, mais aussi un *horizon*. En aucun cas nous ne devons nous laisser dévorer par le lieu d'où l'on vient, sans plus nous soucier du lieu où l'on va. Le lieu où l'on va n'est pas la duplication fantomale d'un moi défunt. La présence de la mémoire ne doit pas devenir la prison de la mémoire. *On n'est pas éternellement pur devant l'histoire parce qu'on a été victime, et on n'est pas éternellement coupable devant elle parce qu'on a été oppresseur.*

Désormais, pour redevenir un lieu d'intelligibilité et donc d'humanité du monde, pour sortir de cette affreuse alternative d'être ou victime ou bourreau, chaque culture doit répondre d'elle-même, et non demander des comptes aux autres. La tradition doit rendre des comptes à la modernité

d'avoir vidé le religieux du spirituel — “religieux” au sens de tyrannie de la croyance, “spirituel” au sens de liberté de la pensée; et la modernité doit rendre des comptes à la tradition des désastres de la raison, si tant est que l'univers de la raison n'est pas celui de l'abolition intégrale de la foi et de la mort ordonnée de Dieu; et qu'inversement le monde de la foi n'est pas celui d'une folie qui serait totalement hermétique et insensible aux arguments de la raison.